

Philippe Madec

Le Chemin de Venise (2)

La théorie architecturale et la question du temps

Cet article a été publié dans le cadre d'une série de trois articles sur l'héritage des modernes dans le numéro 424 de juin 1996 de la revue Techniques & Architecture

"Le passage de la connaissance à la science consomme une férocité. Ceci n'est pas une prévision mais un constat. Méfait plus vaste que celui du Belluaire chrétien lançant le sort sur nous. Sort repris par sa descendance totalitaire l'appliquant à l'humanité sous le filet.

Ce qui nous est dérobé de la nature et des hommes est incommensurable; ce que nous en recueillons est minime tant les deux disent bas leurs secrets. Mais un soir vient où fléchit la ligne d'horizon de leur obscure finalité, où le couvert s'expose; la lumière y pénètre — et tue."

René CHAR

Fenêtres dormantes et porte sur le toit

La théorie architecturale, classique et moderniste s'est avant tout reposée sur le progrès de la science. Tout apport de la philosophie — et *a fortiori* de la poésie — était douteux à cause de l'entière rationalité dont la théorie architecturale devait faire état, la pensée scientifique passait alors pour la seule intelligence probante de la réalité. Aussi au cœur du projet architectural, il y a le temps du scientifique non pas celui du philosophe, du poète ou du commun des mortels.

Le temps selon la science passée : énoncé

Jean Le Rond d'Alembert, Joseph Louis de Lagrange puis Albert Einstein ont soutenu que le temps et l'espace forment un ensemble à quatre dimensions, la durée et les trois directions de l'espace. "En fait, affirmer que le temps n'est rien d'autre que le paramètre géométrique qui permet de compter, de l'extérieur, et qu'en tant que tel, il épuise la vérité du devenir de tout être naturel, c'est presque là une constante de la tradition physique depuis trois siècles. Ainsi Emile Meyerson a pu décrire l'histoire des sciences modernes comme la réalisation progressive de ce qu'il regardait comme un préjugé constitutif de la raison humaine : le besoin d'une explication qui

ramène le divers et le changeant à l'identique et au permanent, et qui dès lors *élimine le temps*"¹, expliquent le Prix Nobel de chimie Ilya Prigogine et la philosophe Isabelle Stengers. Illustrant le rejet par la science moderne de la légitimité d'anciennes questions quant au rapport à la nature, ils citent cette anecdote édifiante sur Einstein "qui incarne avec le plus de force l'ambition d'éliminer le temps. [...] Une scène est bien connue, c'est celle qui prit place à la Société de Philosophie de Paris, le 6 avril 1922 Henri Bergson tenta de plaider, contre Einstein, la multiplicité des temps vécus coexistant dans l'unité d'un temps réel, de défendre l'évidence intuitive qui nous donne à penser que ces durées multiples participent à un même monde. Qu'on lise la réponse d'Einstein : il rejette sans appel, pour incompetence, le "temps des philosophes", certain qu'aucune expérience vécue ne peut sauver ce que nie la science"². Le Corbusier courtisait alors Einstein afin qu'il accrédite le Modulor.

Le cœur de la crise de l'architecture

"Le cadre conceptuel des sciences n'est pas compatible avec la réalité. [...] L'axiome fondamental des sciences et des humanités depuis 1800 a été l'"INVARIANCE"" rappelle Alberto Perez-Gomez dans son essai sur l'origine du fonctionnalisme architectural³. Ainsi "le fait de supposer que l'architecture puisse tirer sa signification du fonctionnalisme, d'un jeu de combinaisons formelles, de la cohérence ou du rationalisme d'un style (compris comme langage ornemental), ou de l'utilisation du type comme structure génératrice dans le processus d'élaboration du projet" [...] mène à "la transposition algébrique ou "fonctionnalisation" de la théorie architecturale dans son ensemble, c'est-à-dire la réduction de l'architecture à une théorie rationnelle"⁴. De fait la "théorie" contemporaine est assimilée à la méthodologie, attachée aux procédés plutôt qu'aux buts ultimes.

Ils ont réduit "le devenir à une répétition tautologique du même"!

Aujourd'hui, toutes tendances architecturales confondues, les méthodologies fonctionnelles produisent une ville empreinte du temps invariant de la science passée. Toutes indiquent une faiblesse particulière pour les états figés plutôt que pour le changement, un penchant pour ce qui est reproductible et pour la soi-disant prévisibilité plutôt que pour le flux débordant de la vie.

Rappel

La science des derniers siècles cherchait des lois propres à comprendre la nature. Les mathématiques lui offraient un irréductible modèle, l'arithmétique un paradigme : des éléments simples déployés par des lois simples. Le théoricien partait d'une analyse de la nature ou du monde, isolait des éléments et proposait une loi en réglant l'évolution. Il constituait un système reproductible, et sa théorie formulée en une absolue radicalité mathématique proclamait une vérité définitive. Mais pour tenir la fertile effusion de la vie dans une logique mathématique, le

théoricien tendait vers l'objet d'étude le plus élémentaire, la rationalisation s'ensuivait facilitée. Ainsi du mouvement même de la vie va-t-il chercher à isoler des états, extraire des constantes, promouvoir des invariants. A cette fin le théoricien se croyait spectateur objectif, dégagé du lieu et des circonstances. Issus de nulle part, ses travaux devaient donc valoir universellement. La complexité vivante étant peu intégrable, le théoricien pouvait en venir à nier la réalité, à supposer une nature morte ou à lui faire dire ce qu'il attendait d'elle. Aussi malgré des progrès avérés, les théories finirent par être réfutées, même celles de Nicolas Copernic, de Isaac Newton ou d'Einstein⁵.

Le temps selon la science passée : caractères

Ce temps est défini par la *prédictibilité*, la *réversibilité*, l'*invariance*, l'*unité*, la *continuité* et l'*instantanéité*. La *prédictibilité* tient à ce que toute analyse rationnelle exprimée en langue mathématique vaudrait *a fortiori* aujourd'hui et demain : le futur serait prévisible par analyse. Il y aurait symétrie par effet de miroir entre le passé et le futur répercutés l'un sur l'autre ; telle est la source de la *réversibilité* qui autorise entre autres effets pervers la réinterprétation du passé à l'aune du présent. L'*invariance* tient à la "vérité" de certaines théories des états : les objets, les constantes et les lois issus de l'analyse scientifique ne peuvent pas être mis en cause par le premier événement venu. L'*unité* du temps procède de l'invariance et de la réversibilité : n'est-il pas question que du même et de son déploiement ? Par sa réversibilité, sa prédictibilité et son invariance, le temps forme une *continuité* qui, par l'unité, se fait homogène ; cette durée uniforme n'est pas durée en tant que telle mais une suite d'états semblables, une chaîne d'*instantanéités*, les heures faisant le jour, les événements l'histoire, les génies la connaissance, les lieux l'étendue, etc.⁶ Un temps irréel a été inventé et l'homme s'échine encore à l'imposer au réel, comme si réel et irréel pouvaient s'accorder, excepté par quelques rares plaisirs et un très grand mal-être.

Villes et architectures de l'invariance

Comprendre ne suffisant pas pour réaliser, les architectes ont du rendre opératoires les théories scientifiques au moyen de leurs outils ordinaires, appartenant à la plus ancienne tradition normative et scientifique : l'arithmétique précise l'objectif, la géométrie la forme, la loi donne le cadre, la représentation la figure et le bâtiment la matière. La nature était dépeinte par la science comme une somme d'états pris dans un mouvement lui-même organisé en équations d'états. Qu'à cela ne tienne ! La ville et l'architecture sont représentées comme une somme de pièces réunies par un mouvement lui-même décomposable. L'importance prise par l'objet envisagé abstraction faite du contexte : pièce de bâtiment, bâtiment isolé, parcelle, îlot, zone, — tous, morceaux inextensibles si ce n'est par répétition —, la rigueur des lois de composition et de règlement aussi "définitives" que les éléments que les composent : lois de l'harmonie, de la

proportion, de l'ensoleillement, de la circulation ou du gabarit, le développement du type architectural-urbain reproductible et la croyance en une possible fabrication de la ville sont les conséquences les plus usées de la dépendance de la théorie architecturale à l'égard de la pensée scientifique moderniste.

Equivalence d'issues "opposées"

Le modèle scientifique passé est si impérieux qu'il jette dans le même sac tous les architectes qui s'y frottent et pourtant s'affrontent sur la façon de donner corps et visage au monde. Les modernistes, pour faire table rase de l'histoire, l'ont envisagée comme une entité ayant un début et une fin. Pour réduire la ville à un élémentaire jeu d'objets purs (poteau, poutre, dalle, barre, tour, plot, etc.), rejeter l'évolution organique de la ville et produire des plans de masses qui grandissent par simple mimétisme dans l'allongement de voies (zonage et "7v"), il leur fallait être certain de la réversibilité du temps et de sa répétitivité. La production des mêmes plans de masse ici et ailleurs, ou les mêmes objets architecturaux équivaut, elle, à croire en l'unité du temps, homogénéisant l'espace. Pour penser l'avenir identique à leur analyse du moment, ils devaient avoir conçu leur période comme une émergence définitive, celle du progrès infini. Quant aux tenants de l'*Architecture urbaine*, pour faire table rase des conceptions modernistes, ils devaient les considérer comme le fruit d'un moment défini. En réduisant la ville et l'origine de l'architecture à une organisation typo-morphologique, ils rejettent l'organicité de la ville dont ils se réclament ; et en pensant que l'architecture et la forme urbaine du passé sont bonnes au XXI^e siècle, ils admettent la réversibilité du temps qui leur permet de produire des plans de masses croissant par simple allongement des voies et multiplication des îlots. Ils acceptent aussi l'unité du temps permettant de produire les mêmes types de plan de masse ici ou ailleurs, etc.

L'origine commune de fondements "opposés"

Les périodes classique et moderniste ont favorisé tout ce qui a un contour, ce qui peut être tenu, compris, reproduit, répété, ce qui n'échappe pas à la volonté de puissance de l'homme sur la nature, le monde ou l'autre, et représente la dite puissance. Le devenir sans contour était oublié, comme s'il ne s'agissait pas de penser la vie. L'horizon restait une périphérie, comme si le monde n'existait pas autour du lieu⁷. L'affinité fondamentale de l'urbanisme moderniste et de l'*Architecture urbaine* vient de là. La commune misère de leurs tenants à penser une ville intégrant la dimension temporelle propre à toute constitution urbaine, leur si grande peine à se situer à l'intérieur du temps quotidien traduisent le fait que tous sont conditionnés par le même choix initial : la primauté de l'état sur le devenir, de la permanence sur le changement. Que la conception moderniste du temps scientifique prédomine, voilà qu'apparaît la table rase, et que l'histoire se répète ou s'augure !... Modernistes et postmodernistes se rejoignent dans l'affirmation du même monde en y arrivant par des voies contraires. Il en va de même pour les

autres qui, imaginant avoir dépassé cette opposition ancienne, travaillent encore à partir de l'expérience esthétique moderniste.

L'image pour toute "pensée"

Dire que les architectes n'ont pas conscience du temps multiple est erroné mais le poids de l'instantanéité l'a faussée. L'immédiateté, l'impact, la simultanéité et la sensation qui régissent la production contemporaine mènent à la ruine du réel : un temps psychédélique travestit le temps de tous les jours. Négligeant que seul le temps porte la complexité urbaine, les architectes se contentent donc de l'image de la complexité et du vivant plutôt que de la faire leur.

Comme de l'ancienne dépendance de l'architecture à l'égard des autres domaines de la culture, les architectes gardent la manie d'illustrer des idées singulières, et qu'illustrer ne consiste pas à donner corps à ces idées, seulement à en produire une image architectonique rendue habitable à toute force, alors la pensée entrelacée de Jacques Derrida devient une fine trame irrégulière peinte sur une façade, la géométrie fractale produit seulement de l'homothétie, la théorie du chaos n'engendre que des bâtiments dissemblants figeant l'essence du mouvement en un solide, etc. Auparavant, certains avaient donné l'image soudaine de la ville vernaculaire plutôt que la condition véritable de son établissement, la procédure générative linéaire de Moshé Safdie à Habitat 67 de Montréal devenait une pièce montée en pyramide, des trames infinies et régulières cristallisaient un continent, etc.

L'évidence enfin vue

"Les hommes de science ont cessé aujourd'hui de nier ce que, pour ainsi dire, *chacun savait*"⁸ et ils s'inquiètent de l'énigmatique réalité du réel⁹. Parallèlement, la production architecturale n'émane pas d'une telle acceptation des choses alors que c'est une *réal*-isation. Voir le réel demande d'ôter les anciennes œillères pour d'examiner non seulement les résultats mais surtout les causes, ce que seul peut opérer un travail théorique attaché au sens. Il s'avère là qu'en ce qui concerne la conception urbaine et architecturale, la critique fondamentale des prises de position modernistes et de leurs conséquences est encore à faire.

Ce travail n'est pas fait car, depuis vingt cinq ans, il y a une insuffisance de production théorique architecturale ; toute authentique œuvre critique en a été empêchée. Les architectes absorbés par le retour de l'œuvre confondent l'architecture et l'activité de l'architecte, ils sont passionnés par les archives et persuadés qu'une référence vaut fondement, ils prennent la recherche historique pour de la production théorique au point que l'enseignement de l'histoire revendique l'adjectif théorique, ils sont prisonniers du commentaire, de son infinie possibilité et de la logorrhée auto référentielle qu'il éveille. Ils sont captifs de ces distractions qui peuvent voler une vie entière, satisfaits au point de ne pas s'être ouverts au monde. Mais ne se croient-ils pas rayonnants ?

Il y a trop de savoir-faire et plus rien à faire-savoir au moment même où les enjeux culturels les sollicitent tant. Ont-ils vu que la théorie scientifique venait à eux ? Rien ne le prouve. Ils restent fascinés et le modèle scientifique opère toujours. C'est de cet attachement magnétique à la science (et à l'art) que proviennent et la peine des architectes à voir le réel et leur talent à laisser tant d'évidences sans effets.

Le terme de l'incertaine éternité ?

Pourtant la générosité est en eux, ce moteur plus durable que toute matière et qui les ouvre à la durée. William Shakespeare le chantait de son frère aîné, l'amour, relativement au temps :

“Comment, oh ! comment le souffle de miel de l'été tiendrait-il
Contre l'assaut dévastateur du bélier des jours,
Alors qu'il n'est pas de rochers imprenables si éprouvés,
Ni portes de fer si résistantes, que le Temps ne les puisse ruiner ?
O effrayante méditation ! Hélas, où restera caché
Le meilleur joyau du Temps hors du coffre du Temps ?
Quelle main robuste pourra retenir Son pas précipité ?
Qui interdira sa mise à sac de la beauté ?
Oh ! personne, sinon le prodigue ayant vertu
Que mon amour encore flamboie dans l'encre noire.”¹⁰

Que notre générosité rayonne encore dans la matière disposée attentive architectonique.

A nous modernes grandis par cet idéal quotidien, il reste à faire l'effort de saisir dans l'étreinte le pur sentiment de la durée, de penser le déversement irréversible de l'espace, du temps et de l'humanité dans le lieu, d'envisager l'acceptation holiste du monde par l'architecture, de consentir à l'urbanité, totalité non réductible à la somme de ses parties, de saisir l'auto-formation de la ville, la continuité et la discontinuité, les temporalités, les identités et les particularités. Nous n'échapperons pas à la nécessité d'inventer les outils qui préservent ces valeurs du réel, tout en accomplissant notre tâche, c'est-à-dire tout en complétant le monde pour que la vie ait lieu.

¹ - *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*. I. Prigogine et I. Stengers. Gallimard, Paris 1979, p 274. Des mêmes auteurs, *Entre le temps et l'éternité*, Fayard, 1988.

² - *La Nouvelle Alliance*, op. cit., p 275.

³ - *Architecture and the crisis of modern science*, A. Perez-Gomez, MIT Press, Cambridge (Mass) 1983, p 6.

⁴ - *ibid.*, page 4.

⁵ - La mécanique classique vaut pour les planètes, plus pour les sous atomes, domaine de la mécanique quantique. La mécanique quantique et la relativité générale sont mises en cause par la thermodynamique des systèmes loin de l'équilibre...

⁶ - A ce propos, se reporter à *Au-delà de l'espace moderniste, la relation directe monde-espace*, Philippe Madec in Pages Paysage n°2, Paris 1988.

⁷ - A ce propos, se reporter à *La part commune*, Michel Corajoud et Philippe Madec in Techniques & Architecture n°403, Paris 1992 ; "Le temps, vu de l'horizon" Michel Corajoud et Philippe Madec in *Concevoir, Inventer, Créer*, édité par Robert Prost, Editions de l'Harmattan, Paris 1995.

⁸ - *La Nouvelle Alliance*, op. cit. , page 275 et 276.

⁹ - *Théorie des Catastrophes* de René Thom, *Géométrie fractale* de Benoît Mandelbrot, *Structures dissipatives* de Ilya Prigogine, *Théorie de l'écologie* de James Lovelock, poids du modèle biologique pris au détriment du modèle mathématique...

¹⁰ - "Sonnet LXV", William Shakespeare traduit par R. Char et T. Jolas, in *La Planche de vive*, Gallimard, Paris 1981, p 22.